

Nouvelles

CHEVELURES

Sophie de Baere

Sarah Barukh

Tonie Behar

Adèle Bréau

Nora Bussigny

Jessica Cymerman

Gabrielle Deydier

Dominique Dyens

Michèle Fitoussi

Alix Girod de l'Ain

Sandrine Roudeix

Agathe Ruga

1 livre acheté = 1€ reversé
à l'association « 125 et après », qui lutte
contre les violences faites aux femmes.



CHEVELURES

C'est l'histoire d'une femme dont les cheveux blanchissent.
D'une Iranienne qui libère sa chevelure sur la place publique,
au péril de sa vie.

D'une femme qui, dans les années 1920, se coiffe à la garçonne.

D'un homme qui tombe amoureux des cheveux d'une inconnue.

D'une femme jugée pour sa rousseur.

D'une popstar qui se rase la tête sous les flashes des paparazzis.

De jeunes filles tondues par erreur.

Les cheveux des femmes portent une mémoire intime et collective, faite de luttes, d'injonctions et de réappropriations. Ils sont un terrain de contrôle autant qu'un espace de liberté et cristallisent, à travers les époques et les cultures, le regard social, le désir, le scandale, la peur ou la rébellion.

Dans ce recueil de nouvelles, douze autrices racontent l'audace et le courage des femmes à travers leur chevelure.

**1€ reversé à l'association
« 125 et après »**

125 et après est une association de lutte contre les violences conjugales, en particulier auprès des femmes et des enfants, sur tout le territoire français ainsi que les territoires d'outre-mer.

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-541-7



9 782385 295417

8,50 euros

Prix TTC France

Rayon :
Littérature française



www.editionscharleston.fr

CHEVELURES

Un ouvrage publié sous la direction de Jessica Cymerman,
apporté et édité par Clarisse Cohen.

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2026
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-541-7

Couverture (conception et illustration) : Anne Aleluia
Maquette intérieure : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.
Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion
et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos
ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Sophie de Baere, Sarah Barukh,
Tonie Behar, Adèle Bréau,
Nora Bussigny, Jessica Cymerman,
Gabrielle Deydier, Dominique Dyens,
Michèle Fitoussi, Alix Girod de l'Ain,
Sandrine Roudeix, Agathe Ruga

CHEVELURES

Nouvelles



LA FILLE DU 62

SOPHIE DE BAERE

Je l'ai vue pour la première fois un lundi de septembre, en une fin d'après-midi où le ciel tremblait encore un peu du bleu de l'été. Je me trouvais assis derrière elle. Ses longs cheveux recouvraient entièrement ses épaules et elle n'avait encore ni silhouette ni visage. Au bout de quelques minutes, elle s'est levée pour sortir du bus et lorsque son corps s'est déplié, sa chevelure épaisse s'est laissé tomber mollement jusqu'à ses reins. Le soleil y a crayonné de rouge quelques mèches et l'inconnue a gagné la rue. C'est, je crois, ce jour-là que mon obsession a commencé.

Le lendemain et les jours suivants, quand je rentrais dans le 62, elle se trouvait à la même place, des écouteurs dans les oreilles et le visage tourné vers la vitre. Chaque fois, je m'installais un ou deux sièges derrière elle et observais à nouveau la lourde matière sombre aux reflets chauds. Elle devait avoir dix-sept ou dix-huit ans et je ne l'avais jamais croisée à Apollinaire. Elle revenait sans doute du lycée Saint-Jean, une imposante bâtisse

qui se pavanait depuis un siècle et demi à quelques arrêts de mon lycée public cintré de préfabriqués. Mais ce n'était qu'une supposition bien sûr, et ce n'était pas ce qui m'importait. Mon unique certitude tenait alors dans cette chevelure qu'il me suffisait de regarder pour sentir aussitôt la peau de mes joues s'empourprer.

Les cheveux des femmes qui m'entouraient depuis ma naissance avaient toujours été l'objet de discussions animées et m'avaient toujours fasciné. Ma mère les portait très courts, presque ras, et l'hiver, elle ne sortait jamais sans son bonnet péruvien. Quand nous rendions visite à mes grands-parents et que maman ôtait son couvre-chef, ceux-ci ne pouvaient s'empêcher de lever les yeux au ciel en guise de désapprobation. Grand-mère surtout. C'était leur grand sujet. Grand-mère disait qu'avec cette coiffure, maman ne me trouverait jamais un beau-père digne de ce nom et que c'était bien dommage. Il faut avouer qu'elle arborait une chevelure très différente de celle de sa fille, une crinière blonde magnifique qu'elle entretenait à grands renforts d'armoniaque et de rendez-vous hebdomadaires coûteux chez Dessange. Seulement, maman n'en avait cure, elle répétait que mon père l'avait aimée ainsi. Ce n'est pas parce qu'elle se retrouvait seule qu'elle devait subir ces injonctions d'un autre temps. Après tout, elle ne lui faisait pas la morale à elle, incapable qu'elle était d'assumer la blancheur de ses cheveux. Je sus ainsi très tôt que la longueur et la couleur des cheveux des femmes étaient une affaire sérieuse. Presque politique.

Peu à peu, la lycéenne du bus est devenue un mystère quotidien. L'interminable parure masquait ses formes et de longues mèches ondoyant le long de ses tempes

assombrissaient son visage et le rendaient presque inaccessible. Cependant, un soir d'orage, tandis qu'après être descendue du bus elle marchait dans la rue, j'ai aperçu le vent soulever sa frange et balayer ses cheveux vers l'arrière. Un petit nez, des fossettes légèrement asymétriques, de grands yeux doux, leur couleur dorée mangée par des cils immenses. J'ai vu qu'elle était belle.

Une fin d'après-midi de novembre, elle n'est pas venue et quand le 62 a repris sa route sans elle, j'ai ressenti une lame dans le creux de l'estomac. Le lendemain et le surlendemain, elle n'est pas réapparue non plus et je suis resté avec son absence et mes questions. Était-elle malade ? Avait-elle déménagé ? À partir de ce jour de novembre et tandis que j'ignorais tout d'elle, j'ai commencé à lui inventer des vies. Elle devait être une de ces jeunes femmes libres et révoltées, de celles qui ne s'en laissent pas compter, promises à des existences loin des sentiers balisés qui m'aspiraient depuis l'enfance. Chaque jour, je lui confiais un nouveau rôle, une nouvelle vie. Future artiste plasticienne, alpiniste, médecin humanitaire, joueuse de hand professionnelle. Une destinée forcément incroyable, puissante, poétique. Une vie promise aux palpitations, une vie à remuer les tripes. Pas le genre de la maison. De la mienne, en tout cas. Bac scientifique puis sans aucun doute prépa, grande école, raie sur le côté et costume d'ingénieur : mon futur me semblait déjà tout tracé. Il y a ceux qui regardent le monde comme il est, et ceux qui le regardent autrement. Je l'enviais.

Le lundi suivant, le 62 était bondé et cette fois, elle se tenait là, au milieu, accrochée à la barre métallique et poisseuse de sueurs passagères. Je me suis aussitôt glissé entre les gens pour me retrouver derrière elle,

à cinquante centimètres environ. De mon poste d'observation, j'ai découvert sa nuque. Pour la première fois, ses cheveux étaient attachés en un chignon négligé d'où s'échappaient quelques mèches, dévoilant des morceaux d'une peau pâle et duveteuse. En réalité, j'attendais une situation favorable, un prétexte qui m'autoriserait à lui adresser la parole, mais je restai désespérément malchanceux.

La chance a pourtant tourné le jeudi suivant. Il pleuvait des cordes et sa longue chevelure, dont la frange se plaquait à son front, ondulait et gouttait sur ses jambes. Lorsqu'elle est sortie à son arrêt habituel, j'ai remarqué un cahier oublié sur son siège et je l'ai attrapé pour courir vers elle. Tout dégoulinant et essoufflé, j'ai fini par la rejoindre et le lui tendre. « Merci, m'a-t-elle dit. C'est vraiment gentil. » De ses lèvres à peines desserrées, elle m'a souri d'un sourire de petit oiseau mais la seconde d'après, une silhouette brune posée au loin sur un scooter l'a hélée. Elle était désolée, elle devait y aller. C'était son dernier jour ici, elle avait organisé une fête pour son départ. Elle m'a à nouveau souri et je suis resté pantelant. Elle s'est éloignée de quelques mètres puis, soudain revenue sur ses pas, elle a approché sa bouche de mon oreille. « 90 boulevard Raspail. À 20 heures. Tu viendras ? » Sans attendre ma réponse, elle a tourné les talons. Je ne savais toujours pas son nom.

Deux heures plus tard, chemise blanche, jean trop large et Reebok d'époque, je me trouvais sur le seuil d'une maison bourgeoise. Bien entendu, j'avais menti à ma mère sur ma destination : pour atterrir ici un soir de semaine, seule l'urgence d'un exposé à préparer avec Thibault avait pu permettre l'escapade. Je transpirais et n'en menais pas large. Qu'est-ce qui m'avait pris ? Après

tout, elle s'était sans doute fichue de moi, j'allais peut-être sonner chez quelqu'un d'autre et ce serait sinistre. Ça m'a collé le vertige. Quelques instants et respirations profondes plus tard, je suis tout de même parvenu à appuyer sur le bouton de la sonnette. Ses cheveux en cascade jusque sous l'arrondi de ses seins, ses joues roses et luisantes, elle m'a accordé trois bises. « Oui, chez moi, c'est trois. C'est comme ça dans la région d'où je viens. » Je n'ai pas eu la présence d'esprit de l'interroger sur cette *région d'où je viens* et face à mon silence gêné, elle m'a invité à entrer. J'ai d'abord pénétré dans un hall qui, avec ses porte-manteaux en enfilade et ses murs hauts, ressemblait à un couloir d'école, puis, sur la droite, j'ai gagné un immense salon remué par une vingtaine d'adolescents surexcités et indistincts qui ne m'ont prêté aucune attention.

« Viens danser.

Allez...

C'est pas compliqué.

Regarde. »

Je l'ai regardée danser. Et le monde m'a semblé germer là, dans ces bras, dans ces boucles qui fendaient l'air. Sous la boule à facettes installée au plafond, j'ai tenté de museler mon souffle et le désir qui tendait l'étoffe de mon caleçon, de les tenir à distance or, évidemment, c'était peine perdue. La chair, le sang. Cette fille incroyable, je le savais, ne cesserait bientôt plus de tourmenter mes jours et mes nuits. Je la regardais danser et je me perdais en elle. J'aurais voulu parler mais pour dire quoi ? Dans mon mutisme, je me sentais idiot, inconsistant, engourdi et surtout lâche. Pourtant, tout ce que je voulais, c'était me plaquer à sa peau et à sa langue et je fixais encore et encore le rouge de sa chevelure, comme

on s'ancre, comme on cherche un peu d'air avant de plonger en apnée. Avant de l'embrasser.

Seulement, la porte du salon s'est ouverte et un mauvais blizzard s'en est échappé. Le garçon du scooter est entré, j'ai vu les paupières de la fille frissonner. Elle m'a demandé de l'attendre, elle en avait pour deux minutes. J'ai acquiescé, souri comme un con et elle a quitté la pièce, sa main dans celle du garçon au scooter. Mon ventre s'est déchiré. C'était stupide, j'étais en train de tomber amoureux d'une fille dont j'ignorais tout, jusqu'à son prénom. Quand, deux heures après, j'ai rejoint Thibault et notre soi-disant exposé, je ne l'avais toujours pas revue. Et je ne l'ai revue ni ce soir-là, ni les milliers de soirs qui ont suivi.

Tant de fois, j'ai voulu la retrouver, lui parler, puis les années ont passé et la vie m'a emporté ailleurs. D'autres visages, d'autres corps, d'autres couleurs. Et pour finir, la blondeur sage de Véra. Je me suis marié. Deux enfants, une maison d'architecte, des vacances au Belambra, un bon job : j'ai coché toutes les cases du moment, tenu debout. Parfois même bombé le torse. Malgré cela, la nuit, il m'arrivait de rêver de cette fille, de plonger mes doigts dans ses boucles, de les laisser m'entourer et m'ensevelir jusqu'à me réveiller, le corps brûlé par elles. Je me disais que j'étais ridicule, que ça passerait, tout finit bien par passer. Mais l'obsession ne lâcherait plus mes nuits.

Vingt ans plus tard, elle a resurgi. J'étais allé voir le dernier Almodovar, Véra travaillait et n'avait pas pu m'accompagner. La fille du 62 était assise seule, deux rangées plus bas. Quelques fils d'argent parsemaient

désormais ses cheveux, mais ils les rendaient encore plus brillants. Quand les lumières de la salle se sont éteintes, je n'ai pas réussi à suivre le film, j'étais soudain rivé à mes seize ans, tout entier immergé dans le désordre des battements de cœur et des regrets qui les avaient suivis. Seulement, aujourd'hui, j'étais libéré de la raideur paralysante de ma jeunesse, j'étais enfin capable de me délier la langue et de troquer mon silence sous la boule à facettes contre une conversation, contre ces mots que je ne m'étais jamais autorisés. J'ai attendu le générique de fin et, dans un élan nerveux, presque frondeur, je me suis lancé. « Ça fait si longtemps. Vingt ans déjà. Tu n'as pas changé. » Et ce prénom qu'elle m'a tendu en même temps que ses lèvres sur ma joue. « Violaine, je m'appelle Violaine. Comment ça ? Je ne te l'avais pas dit ? »

Nous sommes allés dans un café et nous avons parlé longuement. Son fils en garde alternée, sa passion pour le jazz manouche, son boulot alimentaire en attendant de pouvoir vivre dignement de sa passion pour la traduction. Simplement, moi, je ne voyais que ses longs cheveux. Leur épaisseur, leur flamboyance. Leur grâce. Et à travers leur perfection, je cherchais ce que nous aurions pu être. Je pensais à cette absence qui avait réussi à suivre le fil sinueux de ces vingt années écoulées, à cet arrangement que j'avais conclu avec moi-même pour la laisser exister. Fantasme inoffensif, petite cachotterie conjugale que je croyais sans conséquences. Sa pause déjeuner terminée, nous nous sommes laissés là, devant le Monoprix dans lequel elle s'est vite engouffrée pour y rejoindre le rayon « Enfants ».

Depuis ce jour, nous nous revoyons. Quelques pas dans le Paris automnal, un Chaï Latte sur un comptoir

à nous raconter nos vies, des livres qu'elle me tend et me prête avec la fierté de les avoir traduits. Hier, elle m'a offert une écharpe qu'elle a tricotée pour moi devant *Downtown Abbey*. Elle n'est pas devenue championne de hand ni alpiniste – les championnes de hand et les alpinistes n'ont pas le temps de tricoter – mais elle a bien cette liberté et cette fantaisie que je lui avais inventées. Il nous arrive de nous taire aussi, de longues minutes, et le silence entre nous est toujours chaud et patient. Il est une sorte d'élégance qui nous rapproche. Je suis toujours marié et elle vit seule une semaine sur deux. De temps à autre, quand elle se penche, une mèche effleure son front et j'ai envie d'en toucher l'éclat.

Mais je lutte. Je sais.

Ce soir, elle m'a invitée chez elle. Je me suis installé dans son unique fauteuil, celui qu'elle appelle son rocking-chair de mémé. Elle attrape une chaise, s'assoit face à moi, défait son chignon et laisse s'épanouir ses larges boucles.

Et tout se précipite.

Le désir tapi si longtemps dans les plis de mes nuits, le temps perdu, l'envie de vivre quelque chose. Enfin quelque chose. Je m'incline vers elle, caresse lentement son crâne et mes doigts s'abandonnent dans la tiédeur de ses mèches. Nos souffles se répondent, nos lèvres sont à quelques centimètres. J'écoute ses cheveux caresser mes oreilles et mes joues, les sens voiler nos visages et nos gorges comme derrière un rideau de soie, humeur leur odeur de shampoing aux notes fleuries. Je ferme les yeux. Mon mariage, mes enfants, ma maison, mon quotidien, mes promesses, je les oublie quelques instants. Ne penser qu'à elle, qu'à nous. Être pénétré tout entier de ces notes fleuries qui se frottent à ma peau, demeurer

suspendu à la délicatesse du moment, à nos yeux plissés, à nos mains et à nos entrelacements. C'est cruel, impitoyable. Évident.

Il se fait tard désormais. Trop tard. Je marche dans la rue et mes mains qui tressaillent sont encore ivres de sa douceur. Demain, je quitterai le navire, je ferai pleurer Véra, j'inquièterai mes deux fils, j'appellerai mes parents. J'écouterai leur étonnement à tous, leurs peurs, leurs reproches, les mots féroces qu'ils ne me diront peut-être pas ou qu'ils diront à d'autres. Je tiendrai bon.

Cette histoire avec Véra n'était pas faite pour moi, elle n'était que le scénario d'un film ni bon ni mauvais qu'on regarde sans le suivre, un dimanche soir, en repassant une chemise. La fille du bus n'était pas qu'une incandescence de jeunesse, un de ces rendez-vous manqués et fantasmés auxquels on pense parfois mais qu'on chasse vite de son esprit comme un épi qu'on discipline. Non, cette fille avait incarné une espérance et durant toutes ces années, la permanence de son souvenir m'avait sauvé, elle avait été cette brèche de splendeur et de liberté qui m'avait empêché de sombrer tout à fait.

Demain, je plongerai à nouveau mon visage dans la douceur de ses cheveux. Et cette fois, je compte bien y écrire une histoire qui me ressemble.

FEMME. VIE. LIBERTÉ

SARAH BARUKH

— Pourquoi ris-tu ? Tu crois que c'est un jeu ? Tu es seule ici.

— Femme. Vie. Liberté.

— Tais-toi !

Le garde lui lance une gifle, sèche, qui lui fait pivoter la tête. Ahu sent le goût métallique du sang sur sa langue. La peau de sa joue brûle. L'homme s'approche encore, trop près, son souffle infect, mélange d'ail et de cigarette, se mêle à l'air saturé de la cellule.

— Tu penses impressionner qui ? Tu n'es personne.

— Un peuple. Nous sommes un peuple tout entier. Vous ne l'avez pas vu, parce que vous êtes obsédés par mes cheveux.

— Tu es folle. Mais tu vas finir par parler, crois-moi.

— Femme. Vie. Liberté.

Nouvelle gifle. Son oreille bourdonne. Un point lumineux perce le mur. Puis deux. Puis trois. Elle secoue la tête pour les chasser, en vain. Soudain, Ahou se met à trembler, elle a beau essayer d'interrompre le

mouvement fou de ses jambes, elles ne lui obéissent pas.

Depuis combien d'heures déjà se trouve-t-elle ici, face à ces hommes, les Gardiens de la Révolution, qui répètent inlassablement les mêmes questions entrecoupées de gifles, de coups, de brûlures ? Ils veulent des détails sur les membres de son réseau. Ils refusent d'entendre qu'elle n'appartient à aucune organisation, qu'elle va à l'université uniquement pour étudier. Qu'elle s'y rend sans espoir d'enseigner, juste par amour de la langue française, de la liberté, de Sade et de Balzac, des philosophes des Lumières. Qu'un peuple puisse engendrer de telles différences de verbe, de pensée, de style, quelle splendeur !

Ils tentent les plus viles manipulations, alternent les allusions sur ses enfants, son mari, leur avenir. Que veulent-ils qu'elle invente pour les satisfaire ? Mais s'ils découvrent son mensonge, ce sera pire encore. Elle n'a pas de réseau, elle n'a rien préparé. Elle n'en pouvait plus, c'est tout. C'est arrivé comme ça. Elle n'a pas prémédité son geste. Il y a eu cet instant où soudain, plus rien ne comptait que la colère. Incommensurable. Une colère plus forte que sa raison, que son amour pour sa famille, plus forte que son engagement à les protéger tous. Une colère qui avait englouti l'avenir des possibles.

Le dialogue de sourds continue. Ahou aimerait trouver une réponse, mais les mots se bousculent dans sa bouche pour se briser à peine éclos contre la sécheresse des visages des gardiens.

— Vous savez ce que vous faites à ce pays ? Vous savez ce que vous faites à nos ventres, à nos bouches, à nos nuits ?

Le gardien ricane.

— Tu veux nous faire la leçon, maintenant ?

— Vous affamez le peuple. Vous nous tenez par la gorge et par le ventre. Mais vous vivez dans la terreur de nos ombres... Nos mèches de cheveux vous terrifient plus que des armes.

Un autre s'approche, lève la main :

— Tais-toi.

— Vous craignez davantage une chevelure que la rage qui gronde dans les rues. Vous savez que tout vous échappe. Les universités bouillonnent. Les marchés se vident. Les hommes fuient. Les femmes se jettent des fenêtres plutôt que vivre dans ce pays que vous avez détruit.

— Arrête !

— Vous finirez seuls avec votre Dieu !

Un des gardiens se penche, lui griffe brusquement la joue, un geste humiliant d'animal blessé qui se venge.

— C'est toi qui détruis l'ordre, crie-t-il. Toi, ta prétendue liberté. Regarde-toi !

Elle ravale un sanglot.

— Si ma peau nue suffit à détruire votre ordre, alors c'est que votre ordre n'était rien.

Ils la poussent contre le mur. Elle entend leurs respirations rapides, agacées, incapables de concevoir qu'elle leur résiste encore.

— Tu tentes de déstabiliser le régime !

— Qu'y puis-je si ton régime tremble devant les femmes ?

Le gardien resté en retrait se lève à son tour et tire la tête d'Ahou vers l'arrière. Il sort son sein droit de son soutien-gorge et le mord. Elle hurle de douleur. Sent sa

peau se fissurer sous les dents de l'homme. Il la lâche et crache sur son visage. Sa salive est rouge. Mélangée au sang.

Elle hurle, ils rient. Elle hurle plus fort. Alors le premier la gave d'un liquide jaunâtre, l'autre lui enfonce une seringue dans la fesse.

Aussitôt, elle s'envole, étourdie par les substances qu'ils lui ont inoculées. Elle a l'impression d'observer la salle du plafond. Un oiseau au-dessus de la pièce. Elle voit l'homme ouvrir sa braguette et s'approcher d'elle. Elle le voit la violer mais ne sent rien. Un autre entre, le pantalon déjà ouvert. Elle est ailleurs. Un oiseau perché dans un coin.

Soudain, elle entend un tic-tac assourdissant. C'est la montre du garde. Ahou aperçoit l'heure, 19 heures, il faut passer à table, les petits vont la chercher. Elle se sent minable, égoïste. Elle avait promis à Shervin des spaghettis à la sauce tomate. Comment les enfants vont-ils avoir leurs pâtes sans elle ? Ahou se demande si son mari sait où elle se trouve, et ce qui s'est passé.

Mais que s'est-il vraiment passé ?

Elle se souvient de la dispute des petits au réveil, qui l'a tirée du sommeil. Le choc en comprenant pourquoi. Eux qui ne se disputent jamais. Shervin prend soin de sa petite sœur Abnousse depuis qu'elle est née. Sauf que Shervin grandit, et déjà les cours de mœurs à l'école lui ont tourné la tête. Il a grondé sa petite sœur car elle rechignait à enfiler son hijab.

Que lui ont-ils fait croire pour glisser en lui cette haine ? Pour que du jour au lendemain, ce petit garçon qu'elle serrait dans ses bras il n'y a pas si longtemps se veuille désormais gardien de la révolution à la maison ?

Se sente légitime à disputer sa cadette de quatre ans pour qu'elle ne déroge pas aux règles des dames corbeau ?

Elle a essayé de le raisonner. S'est accroupie pour être à sa hauteur, a posé une main sur son torse minuscule, senti son cœur battre trop vite, trop fort pour un enfant.

— Shervin, mon cœur, ce n'est pas à toi de dicter son comportement à ta sœur.

— Si. Le maître a dit que les garçons doivent protéger les femmes du péché.

Cette phrase l'a transpercée. Elle a vu, dans le regard de son fils, comme un éclat gelé, la fin d'un amour innocent, de la confiance qui régnait au sein de leur bulle à tous les quatre. Les corbeaux et les mollahs de l'école avaient planté en lui une graine destructrice, pendant qu'elle s'inquiétait du prix des tomates et des factures d'électricité.

— Protéger, ce n'est pas humilier mon amour, ni enfermer, murmure-t-elle.

— Si elle montre ses cheveux, Allah nous punira tous.

Elle n'a pas pu répondre. Il parlait comme un gardien. Un gouffre s'est ouvert sous ses pieds. Le régime ne se contentait pas d'enfermer les femmes : il leur volait leurs fils. Plus elle tentait de lui expliquer, moins son petit garçon de huit ans voulait l'entendre. Allah les punira tous s'ils désobéissent. Il doit représenter l'ordre puisque son père ne le fait pas, que jamais cette maison ne soit celle des traîtres.

Ils allaient être en retard, Shervin, impassible, s'était posté devant la porte pour qu'elle le suive. Il avait marché sur les pieds d'Abnousse avant de la traiter de traînée, sans même savoir ce que ce mot signifiait.

Yaran était parti tôt au travail. Elle l'avait appelé pour qu'il parle à son fils, d'homme à homme puisqu'il fallait ça, mais il n'avait pas décroché. Il était de moins en moins présent ces derniers temps. Le pauvre avait accepté trois emplois. Tous sous-payés. Même ingénieur n'est plus un métier qui rapporte. Téhéran a disparu sous la misère. La ville se meurt. La jeunesse se suicide. La vieille révolution a trop duré. Celle des justes tarde à renverser le régime. Une quatrième décennie de sacrifiés. Elle et sa fille, la quatrième génération de femmes prisonnières de la police des mœurs.

Ahou y croit pourtant, à la révolte.

Femme, vie, liberté. L'élan de libération depuis Mahsa.

Elle envie la force, le courage des lionnes qui se dévoilent, qui marchent, tête haute, cheveux au vent dans la rue, bravant les insultes des hommes, les réprimandes des dames-corbeau. Parfois, certains suivent, des vieux dansent autour d'elles. Mais ce n'est pas assez. Parce qu'on n'a ni le temps, ni l'argent pour la guerre civile. Parce que le soir à 19 heures, il faut faire les spaghettis à la sauce tomate. Et qu'une maman qui n'est pas là auprès de ses enfants, c'est impardonnable, même pour une bonne raison.

Où sont-ils en ce moment ? Qui les a récupérés à l'école ? Où est Shervin ? Est-il au courant de ce qu'elle a fait ? Si elle sort un jour de son cachot, son fils la tuera de l'avoir humilié. Elle pense aux photos des femmes d'avant. Elle revoit les clichés dans la boîte sacrée de sa grand-mère, celle du Téhéran effacé où elles sortaient entre filles, en jupe, fumaient et buvaient aux terrasses des cafés, se badigeonnaient d'huile suintante à la plage, embrassant des garçons à bouche que veux-tu, juste

pour le plaisir, avant de les oublier. Quarante ans, ce n'est rien, et c'est un monde.

Pourquoi tous ces hommes en veulent-ils aux femmes ? Aux cheveux des femmes ? Un cheveu c'est un poil. On dit bien *hair* en anglais pour les deux. Pourquoi seraient-ils différents ? En quoi les montrer génère-t-il une telle obsession ? Elle repense aux conversations de l'université : les filles riaient parfois en secret du pouvoir donné à un simple filament de kératine. « Imagine, Ahou, si nos poils de bras déclenchaient une guerre civile. », lui avait dit Nassim en étouffant un rire nerveux. « Il faudrait qu'on ait des poils partout, une armée de yétis ! », avait conclu Shaparak. Mais plus personne n'avait ri. Parce qu'à obsession absurde, il faudrait peut-être une réponse absurde. Depuis quarante ans, chaque cheveu tombé sur un foulard, chaque mèche trop visible pouvait mener à une arrestation. Au fond, ce n'était pas le cheveu qu'ils craignaient : c'était le monde qu'il promettait.

Ahou se demande qui va coucher sa fille ce soir. Elle se souvient de la naissance d'Abnousse, un accouchement de trente-deux heures. Cette petite entêtée qui ne voulait pas s'offrir aux vivants sans étudier la question jusque dans les moindres détails. Un simple aperçu de son tempérament ! Rien ni personne ne pouvait choisir pour elle, lui imposer un rythme. Elle décidait. Ce comportement amusait autant qu'il inquiétait Yaran. Les femmes libres ne vivaient pas longtemps en Mollaharchie. Six ans encore, peut-être moins, et il serait convoqué au commissariat pour se justifier des agissements de sa fille. Finalement, c'était elle, Ahou, qui allait l'y contraindre.

Parce que après ce qu'elle avait fait à l'Université, ils suspecteraient tout le monde. Sa mère, qu'on ferait asseoir sur une chaise métallique. « Où est votre fille ? Avec qui complotait-elle ? ». Sa mère, la pauvre, perdue dans les brumes de sa mémoire brisée. Alzheimer n'est-il pas l'option que se donnent les personnes convaincues que les lendemains n'embelliront pas les hiers ?

— Ma fille ? Elle est dans la cuisine, elle prépare sa valise pour les grandes vacances.

On penserait qu'elle mentait. On la giflerait. Elle rirait peut-être, incapable de comprendre. Peut-être que, pour une fois, sa maladie aurait un sens : elle deviendrait une énigme insoluble pour les interrogateurs.

Sa belle-sœur, elle, hurlerait.

— Ahou n'a rien fait !

On la traiterait de menteuse. On fouillerait son téléphone. On la pousserait, on la menacerait de lui retirer ses propres enfants.

Même son père, disparu depuis dix ans, ils le suspecteraient encore à coup sûr. Dans ce pays, les morts eux-mêmes sont considérés coupables jusqu'à preuve du contraire.

Est-ce que ça fait mal d'être pendue ? La probabilité qu'elle finisse ainsi augmente à chaque minute. Alors Ahou imagine la corde, l'étranglement. Elle se souvient de ce qu'elle a lu : la rupture des vertèbres cervicales est rare. La plupart des gens meurent d'asphyxie. Lentement. Le sang martèle dans la tête, les yeux sortent presque de leurs orbites, la langue enfle, les jambes s'agitent parfois pendant plusieurs minutes. Elle se demande si le corps finit par renoncer, si l'esprit s'efface avant la douleur. Elle n'a pas peur de mourir, mais elle a peur de ce que

la mort fait aux vivants. De ce que sa pendaison publique fera à Shervin et Abnousse.

À l'université, trois jeunes femmes se sont suicidées depuis le début de l'année. Quand l'espoir est vraiment mort, quels arguments leur opposer ? Parfois, les cours de littérature ne suffisent plus. Les gardiens sont partout, dans les rues et les familles, on ne leur échappe jamais.

Elle se regarde du plafond, gisant au sol en sous-vêtements. C'est drôle, elle déteste cette culotte à rayures. Elle n'avait pas eu le temps de faire la lessive durant le week-end, Shervin devait préparer un exposé sur son voyage de rêve. Il avait choisi l'Afrique du Sud pour rencontrer un lion. Ils avaient passé des heures à dessiner un félin qui impressionne. Elle pensait y avoir décelé un message sous-jacent, comme s'il avait rallié la cause des lionnes, qu'à huit ans déjà, il cherchait un moyen de résister aux mollahs. Comme elle s'était trompée !

Si elle sort de là un jour, à quelle vie doit-elle s'attendre ? Chaque mouvement deviendra suspect. Chaque phrase répétée à voix trop haute par un enfant impliquera un rapport potentiel. Sa porte pourra être enfoncée à tout moment pour une vérification de routine. Son téléphone sera surveillé. Les cours à l'université lui seront interdits. Les autres parents éviteront ses enfants. Abnousse sera pointée du doigt, « la fille de la folle ». Shervin sera félicité s'il la corrige, s'il la surveille, s'il la dénonce. Elle vivra dans une cage à ciel ouvert. Non, il n'y aura pas de retour à la normale.

Si elle meurt, que dira-t-on d'elle à ses enfants ? Que deviendra Abnousse si son frère se mue en tyran comme

tant d'autres, qui reprochera à son père de ne pas avoir su dresser sa femme et qui donc s'arrogera le droit d'éduquer sa sœur à la pudeur ?

Ce matin, elle a vu des téléphones qui filmaient la scène. Que sont devenues ces images ? Les gardiens ont-ils confisqué les portables de tous les élèves de l'Université ? Si elle avait su, elle aurait choisi une autre culotte ! Quitte à en crever, autant être un peu glamour.

Sa belle-sœur s'occupera sûrement des petits. À cette pensée, elle s'apaise. Mona sera trop en colère pour ne pas s'investir. Maintenant qu'Ahou a fait « ça », ce qu'elle a toujours rêvé d'accomplir sans en trouver la force, Mona sera son alliée à jamais. Elle qui jette des œufs du haut des immeubles sur les dames corbeau, les voitures des milices, qui passe des nuits entières à harceler les Françaises, les Anglaises et toutes les autres traîtresses, obsédées par leur « liberté de porter le voile » dans leur pays, quand on crève toutes ici pour pouvoir l'enlever. Féministes, qu'elles se disent ! Mona, ça la rend dingue ! Comment peut-on se réclamer du côté des femmes et revendiquer de porter fièrement leur échafaud en guise d'accessoire ? Les gens sont fous. Ces femmes piétinent leurs sœurs.

La porte claque, l'un des geôliers entre, comme un fou, la sueur perlant de son front sur ses joues. Il tient une liasse de papiers. Il a imprimé les journaux européens. Il hurle : « La fille, tout le monde parle d'elle ! » Il jette des articles au visage des gardiens. Mais ils ne savent pas lire. L'homme agité maugrée des insultes, avant de ramasser les feuilles sur le sol pour les lire à haute voix.

Abou Daryaei, 30 ans, mariée et mère de deux enfants, étudiante en littérature française sur le campus Olum Tabghighat de l'université privée Azad de Téhéran, est devenue en quelques heures un symbole national et international.

Samedi 2 novembre, plusieurs vidéos prises par des étudiants montrent la jeune femme à l'entrée d'un bâtiment du campus. Interpellée par des membres de la milice Basidji pour non-port du maghnaeh – tissu noir couvrant la tête, le front et la poitrine, obligatoire dans les universités – elle est violemment empêchée d'entrer.

Selon des témoins, les agents la bousculent, la tirent, déchirent son manteau. Abou, excédée, enlève alors ce qui reste de ses vêtements et se retrouve en brassière violette et culotte rayée, image qui circulera ensuite partout en ligne.

La seconde partie des images la montre s'éloignant vers le boulevard Ferdos. Quelques instants plus tard, plusieurs hommes surgissent d'un véhicule, la plaquent au sol et l'embarquent de force.

Les autorités iraniennes affirment qu'elle souffrirait de « troubles psychologiques sévères » et qu'elle se serait « dévêtue volontairement ». Toutefois, de nombreuses organisations féministes et des observateurs locaux dénoncent une arrestation brutale par des membres des Gardiens de la Révolution, suivie d'un transfert dans un centre psychiatrique où, selon plusieurs témoignages, les femmes arrêtées pour « dévoilement » seraient droguées et soumises à des traitements visant à les « remettre dans le droit chemin ».

Depuis la mort de Mahsa Amini en septembre 2022, la République islamique d'Iran connaît une